



**HAL**  
open science

## Mobilités des hommes : quels modèles anthropologiques ?

Patrick Pion

► **To cite this version:**

Patrick Pion. Mobilités des hommes : quels modèles anthropologiques ?. Anne Colin; Florence Verdin. L'âge du Fer en Aquitaine et sur ses marges. Mobilité des personnes, migrations des idées, circulations des biens dans l'espace européen à l'âge du Fer. Actes du 35e colloque international de l'Association française pour l'étude de l'âge du Fer (Bordeaux, 2-5 juin 2011), Supplément Aquitania (30), Fédération Aquitania, pp.391-397, 2013, 978-2-910763-34-3. hal-01548589

**HAL Id: hal-01548589**

**<https://hal.parisnanterre.fr/hal-01548589>**

Submitted on 9 Feb 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

## Mobilités des hommes : quels modèles anthropologiques ?

---

*Patrick Pion*

La mobilité des hommes, support de celles des biens et des idées, est une composante commune à toutes les sociétés. À ce titre, elle aurait pu être prise par les ethnologues comme l'un de leurs objets d'étude. Mais, en réaction à l'impérialisme intellectuel du diffusionnisme, de l'historicisme et de l'évolutionnisme qui caractérisent les travaux de la fin du XIX<sup>e</sup> s., ces derniers ont préféré privilégier l'étude des structures sociales à travers les approches fonctionnaliste et structuraliste, aux dépens de celle des phénomènes sociaux inscrits dans la moyenne ou longue durée, abandonnés à l'ethnohistoire et à l'anthropologie historique. Ils ont par conséquent très peu pris en considération les phénomènes de mobilité, hormis quand cette dernière apparaissait comme un trait constitutif des groupes ou "ethnies" qu'ils étudiaient. Dans la lignée des travaux pionniers de M. Mauss sur les Inuits<sup>1</sup>, l'écologie culturelle anglo-saxonne et, en France, la conjonction de l'anthropologie économique et de la technologie culturelle, ont livré divers modèles d'organisation, pour des sociétés où ces déplacements, liés à la dispersion des ressources et/ou à leur saisonnalité, en déterminent largement la morphologie : groupes de chasseurs-cueilleurs<sup>2</sup>, sociétés de pasteurs nomades<sup>3</sup>... Cette focalisation a conduit à une opposition rigide et stéréotypée entre sociétés "mobiles", et sociétés d'agriculteurs sédentaires où la mobilité de la majorité des individus se limiterait, sauf exception, à l'horizon anachronique du clocher ; et celle des groupes à des événements historiques exceptionnels, sous forme de conquêtes militaires et de migrations de sociétés entières<sup>4</sup>. L'anthropologie, la sociologie, la démographie et la géographie humaine nous apprennent cependant que ces deux extrêmes demeurent des exceptions plus ou moins fantasmées<sup>5</sup>, et qu'il existe entre eux un large panel de mobilités bien plus fréquentes, présentes à des degrés divers dans toutes les sociétés, dont la forme se caractérise par la taille et le recrutement des individus et groupes en mouvement, les distances parcourues, les mobiles des déplacements, leur modalité d'insertion sociale, ainsi que leur durée et mode d'inscription dans le temps<sup>6</sup>. Les typologies ainsi produites sont stimulantes pour l'archéologue dans la mesure où elles élargissent l'éventail des possibles et donc des hypothèses. Mais elles demeurent pour lui d'un faible secours s'agissant de diagnostiquer l'existence de tels mouvements à partir des seuls faits matériels : il s'agit en effet de mobilités attestées – observées directement ou décrites par d'autres sources – dont la caractérisation au plan des traces concrètes que

---

1- Mauss & Beuchat 1904-1905.

2- De Vore & Lee 1975 ; Sahlins 1976.

3- Bonte 1979 ; collectif 1979.

4- Anthony 1990, 1997 ; Chapman & Hamerow, dir. 1997 ; Demoule 2006 ; collectif, 2007.

5- Ne serait-ce que par la très grande variété de situations regroupées par exemple sous le mot-tiroir de "migration" : Adams *et al.* 1978 ; Portes & Dewind 2007.

6- Chapman 1979 ; Kelly 1992 ; Lightfoot 2008.

chacune peut inscrire ou non dans l'espace est restée trop générale ou trop vague<sup>7</sup>. Pour l'archéologue, et plus spécialement pour le pré ou protohistorien privé de textes, la seule manière de remédier à l'absence d'outils proposant une articulation claire entre données matérielles et types de mobilité répertoriés à partir d'autres sources était de développer les approches ethnoarchéologiques de tels phénomènes<sup>8</sup>.

Des résultats remarquables ont ainsi été obtenus concernant les sociétés de chasseurs-cueilleurs dites "simples"<sup>9</sup>, pour les sociétés pastorales nomades<sup>10</sup> et pour certains aspects du fonctionnement des premières sociétés agraires<sup>11</sup>. Il en va malheureusement différemment pour les sociétés agricoles, artisanales et guerrières complexes de la fin de la Préhistoire, celles des âges des Métaux, alors même que leur très probable structure segmentaire<sup>12</sup> sous-tend une logique expansionniste de dispersion / dissémination des groupes sur de vastes espaces, indépendamment de toute pression environnementale ou démographique<sup>13</sup>. Les modélisations économiques proposées par C. Renfrew<sup>14</sup> comme la référence récurrente à une "économie des biens de prestiges" et à des échanges cérémoniels dont Kula, Tee, Moka et Potlatch sont les archétypes anthropologiques incontournables<sup>15</sup>, ainsi que la place croissante dévolue à la guerre comme trait fondamental de l'organisation sociale, supposent une grande variété dans les types et motifs de mobilités, que l'on détecte tardivement dans le récit césarien de la conquête, mais avec beaucoup plus de difficultés à en définir le contenu concret – voire tout simplement à en détecter l'existence – dès lors qu'on ne dispose que des seules données matérielles. Cet état de fait ne tient pas seulement à la relative inertie des traditions de recherche héritées, pour la Protohistoire française, des Antiquaires plus que de la Préhistoire. Au-delà des paradigmes, c'est aussi le degré de complexification atteint par ces sociétés qui fait obstacle à les saisir dans leur globalité, en imposant la multiplication d'approches ethnoarchéologiques sur des problématiques très ciblées et nécessairement partielles.

On se bornera donc ici à présenter deux études de cas ethno-archéologiques, pour leur valeur heuristique en matière de mobilités inscrites dans des faits matériels. Elles portent sur la diffusion de la cocotte en fonte d'aluminium<sup>16</sup> et sur les modalités des transferts techniques affectant la fabrication de la céramique<sup>17</sup> dans des sociétés africaines dont l'organisation partage un grand nombre de traits avec les sociétés celtiques de la fin de l'âge du Fer.

La propagation en Afrique des cocottes en fonte d'aluminium de récupération, étudiée par M. Romainville dans le cadre d'une enquête pluridisciplinaire, constitue un cas particulièrement intéressant car il ne s'agit pas seulement de la diffusion d'un type d'objet ou d'une idée, mais d'une technique de fonderie – donc d'un système technique élaboré – qui concerne la fabrication d'ustensiles de cuisine (copies d'objets de la batterie traditionnelle originellement réalisés dans d'autres matériaux, comme calebasses, mélangeurs... ; répliques d'objets industriels importés, au premier rang desquels marmites et chaudrons omniprésents au quotidien pour cuire les aliments, mais aussi dans les pratiques sociales impliquant la commensalité, comme mariages, funérailles, etc).

Les premières cocottes en fonte ont été rapportées d'Europe par des combattants africains lors de la Première guerre mondiale et constituaient un bien de prestige rapidement imité en terre cuite, puis finalement importé comme objet de première nécessité. Les premières cocottes en fonte d'aluminium de récupération semblent

7- Burmeister 2000 ; Hackenbeck 2008.

8- Kent 1992.

9- Voir le renouvellement des approches et des interprétations de la variabilité des sites paléolithiques et des modes d'exploitation d'un territoire à la lumière notamment des travaux de L. Binford et de la New Archaeology : Binford 1980, 1982.

10- Wendrich & Barnard 2008.

11- Pétrequin 1984 ; Gallay 2011a.

12- Verger 2009.

13- Gallay 2011b.

14- Renfrew 1975, 1977.

15- Pétrequin & Pétrequin 2006.

16- Romainville 2008.

17- Gelbert 2003.

avoir été produites en 1942 à Dakar et à Thiès où les savoir-faire particuliers concernant la fonte de ce matériau et le moulage au sable vert ont été acquis par des forgerons woloff dans les ateliers de fabrication et de maintenance de la régie des chemins de fer Dakar-Niger, où abondait par ailleurs la matière première sous forme de rebuts divers. Ces forgerons, groupe professionnel endogame dont la mobilité est un trait constitutif de la caste, sont à l'origine de la première vague de diffusion de la technique, avec la fondation de divers ateliers dans toute l'Afrique de l'Ouest (Abidjan, Bamako, Niamey, Maradi, Yaoundé, Ndjamena...)

La propagation de la cocotte en fonte d'aluminium correspond en fait à la diffusion localisée et plus ou moins parcimonieuse d'un modèle importé qui se substitue avantageusement à un ustensile local de même fonction ; puis à la dispersion d'une technique pratiquée par une multitude d'ateliers. D'un point de vue diachronique, cette propagation enchaîne et articule diverses formes de mobilité – certaines contingentes et d'autres structurelles – impliquant des individus ou des groupes sociaux variés à différentes échelles spatiales et temporelles emboîtées.

Pour ce qui est de la découverte et de l'adoption de cette nouveauté :

- la mobilité des hommes enrôlés dans les armées européennes lors du premier conflit mondial ; puis, en sens inverse, celle des négociants européens ;

Pour ce qui est de l'appropriation de la technique et de sa diffusion :

- les déplacements humains dans le contexte colonial de la seconde guerre mondiale, relayés localement puis régionalement par les déplacements coutumiers des forgerons woloff du Sénégal ;

- l'essaimage par les mêmes des savoir-faire de la fonte – qui ne sont pas soumis aux contraintes rituelles de transmission des savoirs afférant au fer – à travers un semis d'ateliers autonomes où s'initient des étrangers aux lignées de forgerons ;

- la diaspora de nouvelles générations de fondeurs non-forgerons migrants, qui essaient leurs propres ateliers sur une très vaste aire, poussés par la demande et l'évitement des situations de concurrence, et qui n'hésitent pas à s'expatrier en s'appuyant sur des réseaux d'affinités ethniques et claniques interurbains entre métropoles qui entretiennent des flux permanents.

On notera que la première vague de fondations par les forgerons sénégalais puis maliens s'opère de manière non planifiée et "opportuniste" au sens où c'est au gré de déplacements pour d'autres mobiles – d'ordre social souvent – qu'essaient les premiers ateliers : pèlerinage au long cours à la Mecque nécessitant des haltes économiques (par exemple la route du hadj au Niger), mouvement mouride associé au développement de la culture de l'arachide et à son commerce, sans oublier évidemment la mobilité circulaire constitutive des sociétés d'Afrique de l'Ouest depuis des temps très anciens et la tradition du "voyage d'apprentissage" au loin pour les métallurgistes.

Bref, à l'homogénéité d'un phénomène que l'archéologue serait instinctivement poussé à induire de la carte de répartition statique des cocottes et plus accessoirement des traces très fugaces des ateliers, se substitue au contraire une concaténation contingente et très animée d'espaces emboîtés et d'acteurs d'origines et d'identités diverses – des individus autant que des groupes sociaux –, dont la mobilité peut répondre à des mobiles variés, pas nécessairement ou seulement économiques, dont le substrat est souvent coutumier. De plus, il s'avère là indispensable de distinguer diffusion du produit et diffusion de la technique : à la diffusion "en tache" des marmites, présentes à la campagne autant qu'en ville, répond en effet une diffusion en réseau pour la technique, ancrée sur les interconnexions urbaines (accès à la matière première de récupération).

L'enquête ethnoarchéologique conduite par A. Gelbert à la frontière entre moyenne et haute vallée du Sénégal, consacrée aux conditions de l'emprunt technique dans la production céramique, offre quant à elle une entrée intéressante sur la question des corrélations entre mobilité(s) et traces archéologiques de ces mobilités.

Cette enquête a été menée de part et d'autre de la frontière entre deux entités ethnolinguistiques bien différenciées, les Haalpulaar'en et les Mandé, correspondant respectivement sur cette partie du fleuve aux anciens royaumes précoloniaux du Fouta Tooro (Toucouleur, sur la moyenne vallée) et de Galam et Boundou (Soninké principalement, sur la haute vallée). Ces sociétés d'agro-pasteurs sédentaires, jadis guerrières mais qui entretiennent désormais et depuis un siècle des relations pacifiques, présentent des organisations sociales comparables, très hiérarchisées, imbriquant statut (libre/servile) et subdivision en castes artisanales. L'activité potière est une activité domestique spécialisée aux mains des femmes d'artisans, forgerons principalement ; les savoir-faire se transmettent de mère en fille, et le statut économique des potières demeure dans tous les cas précaire. Il s'agit d'une spécialisation artisanale à temps partiel et d'une production à moyenne échelle, qui n'utilise pas l'énergie cinétique rotative (ECR) et ne réclame pas un haut degré de technicité.

Le répertoire morpho-fonctionnel de la céramique, en place depuis un siècle au moins, est commun aux deux entités ethno-linguistiques et ne permet pas de les distinguer, non plus que les variantes morphologiques et ornementales au sein de chaque catégorie. Ces entités se distinguent en revanche remarquablement au plan des techniques, par l'existence de deux traditions céramiques attestées dès le XVI<sup>e</sup> s. pour la première (Haalpulaar'en du Fouta Tooro) et au moins depuis le début du XX<sup>e</sup> s. pour la seconde (Soninké du Galam). Ces traditions se différencient aux principales étapes de la fabrication (dégraissant, technique de façonnage de la base, méthodes de façonnage de la panse et du bord, outils de façonnage, traitement des surfaces pré-cuisson et combustibles...).

Différentes formes de mobilité concernent les potières Halpulaar'en du Fouta Tooro, qui vendent leur production elles-mêmes soit à domicile, soit sur les marchés, ou encore sous forme itinérante le long du fleuve. S'ajoutent à ces formes traditionnelles de diffusion dans un espace circonscrit des mouvements migratoires importants vers le Galam-Boundou (tradition 2), qui jouit d'une meilleure situation économique du fait d'un climat plus favorable à la production agricole, et d'une forte émigration des hommes – forgerons notamment – vers l'Europe et plus particulièrement la France, ce qui améliore notablement le niveau de vie des familles demeurées au pays. D'anciennes potières de la haute vallée (Galam-Boundou, tradition 2) – mais non toutes – ont ainsi abandonné la production céramique et préfèrent l'acheter, au profit des potières Halpulaar'en de la moyenne vallée qui trouvent là un débouché notoire, du fait d'une concurrence moindre et d'un pouvoir d'achat plus élevé. Ainsi, certaines potières de tradition 1 procèdent individuellement à un déplacement saisonnier, et s'installent pendant la saison sèche au Galam pour produire et vendre sur place leurs poteries. Ou bien, accompagnant un mouvement d'émigration plus général de familles entières, s'installent là définitivement. Ce phénomène est redoublé par des déplacements individuels dans le cadre de réseaux d'alliances, notamment matrimoniales. On ne peut développer ici les détails de l'étude, qui portait spécifiquement sur les conditions de l'emprunt, mais on peut en tirer un certain nombre de conclusions générales concernant les traces matérielles (archéologiques) laissées par ces formes de mobilité.

La première conclusion à tirer de cette enquête concerne l'identification archéologique de la "population-source" :

– les critères le plus couramment retenus, notamment ceux que mettent en œuvre régulièrement nos typologies morpho-stylistiques, ne sont pas nécessairement pertinents puisqu'ils englobent ici, sans les distinguer, deux entités socio-linguistiques par ailleurs bien individualisées par l'histoire, le territoire et la langue. Cette distinction est toutefois matérialisée au plan céramologique, mais c'est ici sur la base de critères technologiques liés aux traditions techniques transmises de mère en fille dans une société dont les groupements artisanaux sont fortement endogames.

La seconde concerne les traces matérielles induites dans les faciès céramiques par ces déplacements saisonniers ou définitifs.

Alors qu'on pouvait s'attendre, avec la migration massive des potières Halpulaar'en en pays Mandé, à un remplacement de la tradition 2 par la tradition 1, on observe au contraire le maintien très fort de la tradition 2, qui reste à l'écart de tout emprunt.

Tout d'abord, on observe que les emprunts techniques réalisés par les potières de tradition 1 dans la zone de tradition 2 interviennent isolément les uns des autres sur différents moments de la chaîne opératoire, et que leur actualisation s'effectue selon des durées variables qui renvoient non pas au temps d'acquisition de nouvelles aptitudes psychomotrices (elles sont équivalentes) mais au type de contact établi, et donc aux formes de mobilité. Ainsi, la majorité des emprunts s'actualisent uniquement dans le cas d'une immersion totale par migration définitive, avec des durées d'immersion allant de 6 ans (enduit organique) à 40 ans (dégraissant végétal) ou plusieurs générations (méthodes de façonnage de la panse et du bord, de l'outils en calebasse...) ; tandis que d'autres interviennent par simple contact indirect (moulage sur forme convexe qui tend à se généraliser dans la zone de tradition 1), et que d'autres encore ne dépendent aucunement des contacts entre artisans mais simplement du remplacement de ressources naturelles traditionnelles absentes dans le nouveau contexte environnemental<sup>18</sup>.

Plus généralement, on constate qu'un emprunt technique massif – tel qu'ici la base moulée sur forme convexe en lieu et place du creusage en motte... c'est-à-dire un changement de technique de façonnage pourtant supposée stable et à ce titre largement survalorisée par les archéologues – peut s'opérer simplement par un contact indirect avec une tradition exogène, sans qu'il soit besoin pour l'expliquer de faire appel à des phénomènes de "migration massive", de "domination économique" ou "d'adhésion aux valeurs d'une société dominante".

À l'inverse, des phénomènes de migration massive peuvent s'opérer sans changement majeur des traditions céramiques dans la région d'accueil alors même que l'essentiel de cette céramique est produite par les immigrés, à travers une assimilation des traditions locales qui, dans le contexte étudié, s'effectue toujours sur moins de trois générations, soit un laps de temps souvent difficile à appréhender archéologiquement : ici en particulier, la répartition actuelle des traditions céramiques ne témoigne en aucune manière des migrations massives de populations Halpoolaar'en vers la haute vallée entre le XVI<sup>e</sup> s. et le XIX<sup>e</sup> s., ni même de l'exode important vers le Galam et le Boundou des populations fuyant les affrontements violents avec la Mauritanie dans les années 1990. L'hétérogénéité technique induite par l'arrivée de nouvelles potières en Galam avant qu'elles n'assimilent les éléments de la tradition locale est quantitativement très minoritaire et serait généralement interprétée comme des "infiltrations" dans un faciès céramique et, par suite une population, demeurés homogènes.

Par ailleurs, on voit là que l'adoption d'une tradition céramique exogène ne renvoie pas nécessairement à une adhésion culturelle, dans la mesure où les potières d'origine Hallpular'en ont préservé leur identité ethno-linguistique et notamment leur langue alors qu'elles ont abandonné leur tradition céramique et adopté celle des potières mandé.

Enfin, il est important de noter que ce que l'on serait tenté de lire comme une "mise en conformité" progressive avec la tradition 2 n'est perçu ainsi ni par les potières, ni par les clientes mandé. Une large part des emprunts – notamment les plus importants, qui concernent les modes de façonnage – ne sont pas directement lisibles sur les pots terminés, et les potières ne vendent pas moins bien les poteries réalisées selon la tradition 1. À l'exception du dégraissant végétal, pour lequel le discours dénote une forte connotation symbolique, la plupart des emprunts ne sont pas conscientisés comme adoption d'une norme (auquel cas ils interviendraient certainement bien plus rapidement) mais simplement adviennent "naturellement". Ce sont donc des mécanismes autres qu'identitaires qui interviennent dans l'adoption de la tradition locale par les potières immigrées, et des motifs plus terre à terre probablement dans la mesure où – au plan du façonnage – ces changements semblent faciliter le travail et permettre un gain de productivité, fût-ce au détriment de la qualité des vases.

18- Combustible de cuisson ; en fait, il s'agit moins d'un "emprunt" à la tradition 2 que d'une adaptation des potières de tradition 1 aux environnements rencontrés au cours de leur itinérance.

## CONCLUSION PROVISOIRE

Les mécanismes en jeu dans ces deux exemples ne sauraient être généralisés tels quels, car seule une approche comparative fondée sur des enquêtes similaires dans d'autres contextes d'actualisation permettrait de dégager les régularités autorisant un tel transfert. Il n'en reste pas moins qu'ils sont un bon révélateur, et nous mettent en garde contre les risques d'une interprétation naïve des faits matériels en terme de mobilité et de déplacements de populations, en nous fiant simplement à une logique intuitive parée des mirages de l'"évidence". C'est sans aucun doute en approfondissant le couplage de l'ethnoarchéologie avec les approches technologiques, et en étendant les enquêtes ethnoarchéologiques systématiques et comparatives à d'autres domaines – comme l'alimentation et la parure, régulièrement invoquées sans que les postulats qui fondent les interprétations soient clairement explicités – que l'on pourra construire les outils qui nous font encore défaut pour explorer plus avant, à partir des faits matériels, les formes de contact et de mobilité ainsi que leur impact dans les sociétés des âges des Métaux.

## Bibliographie

- Adams, W. Y., D. Van Gerven et R. S. Levy (1978) : "The Retreat from Migrationism", *Annual Review of Anthropology*, 7, 483-452.
- Anthony, D. W. (1990) : "Migrations in Archaeology : The Baby and the Bathwater", *American Anthropologist*, New Series 92-4, 895-914.
- (1997) : "Prehistoric Migrations as Social Process", in : Chapman & Hamerow 1997, 21-32.
- Barnard H. et W. Wendrich (2008) : *The Archaeology of Mobility. Old World and New World Nomadism*, Cotsen Advanced Seminars, Cotsen Institut of Archaeology, Los Angeles.
- Binford L. R. (1980) : "Willow smoke and dog's tails : hunter-gatherer settlement systems and archaeological site formation", *American Antiquity*, 45-1, 4-20.
- Binford, L. R. (1982) : "The archaeology of place", *Journal of Anthropological Archaeology*, 1-1, 5-31.
- Bonte, P. (1979) : "Les sociétés de pasteurs nomades", in : *Etre nomade aujourd'hui*, Neuchâtel, Musée d'ethnographie et Institut d'ethnologie, 29-46.
- Burmeister, S. (2000) : "Archaeology and Migration. Approaches to an Archaeological Proof of Migration", *Current Anthropology*, 41-4, 539-567.
- Cameron, C. (2011) : "Captives and Culture Change. Implications for Archaeology", *Current Anthropology*, 52-2, 169-209.
- Chapman J. et H. Hamerow, dir. (1997) : *Migrations and Invasions in Archaeological Explanation*, BAR Int. Series 664, Oxford.
- Chapman, M. (1979) : "The Cross-Cultural Study of Circulation", *Current Anthropology*, 20-1, 111-114.
- Collectif (1979) : *Production pastorale et société (Actes du colloque international sur le pastoralisme nomade — Paris 1-3 décembre 1976)*, Cambridge-Paris.
- Collectif (2007) : *Migrations*, Archéopages "Archéologie et société" Dossier spécial, janvier 2007.
- Demoule, J.-P. (2006) : "Migrations et théories migratoires aux époques préhistoriques et protohistoriques", in : Vitali, dir. 2006, 17-28.
- De Vore, I. et R. B. Lee, dir. (1975) : *Man the Hunter*, Chicago.
- Earle, T., et J. Ericson, dir. (1977) : *Exchange systems in Prehistory*, New York.
- Gallay, A. (2011a) : *Pour une ethnoarchéologie théorique*, Paris.
- (2011b) : *De mil, d'or et d'esclaves. Le Sahel précolonial*, Le savoir suisse n°72, Lausanne.
- Gelbert, A. (2003) : *Traditions céramiques et emprunts techniques dans la vallée du fleuve Sénégal*, Paris.
- Hackenbeck, S. (2008) : "Migration in Archaeology : Are We Nearly There Yet ?", in : Lightfoot, dir. 2008, 9-26.
- Kelly, R. (1992) : "Mobility/Sedentism : Concepts, Archaeological Measures and Effects", *Annual Review of Anthropology*, 21, 43-66.
- Kent, S. (1992) : "Studying Variability in the Archaeological Record : an ethnoarchaeological Model for distinguishing Mobility Patterns", *American Antiquity*, 57-4, 635-660.
- Lightfoot, E., dir. (2008) : "Movement, Mobility and Migration", *Archaeological Review from Cambridge*, 23-2.
- Mauss, M. et H. Beuchat (1904-1905) : "Essai sur les variations saisonnières des sociétés eskimo. Étude de morphologie sociales", *L'Année Sociologique*, 9.
- Pétrequin, P. (1984) : *Gens de l'eau, gens de la terre, Ethnoarchéologie des communautés lacustres*, Paris.

- Pétrequin, P et A.-M. (2006) : *Objets de pouvoir en Nouvelle-Guinée. Approche ethnoarchéologique d'un système de signes sociaux*, Paris .
- Portes, A. et J. Dewind, dir. (2007) : *Rethinking Migration : New Theoretical and Empirical Perspectives*, New York.
- Renfrew, C. (1975) : "Trade as action at a distance", in : Sabloff & Lamberg-Karlovsky, dir. 1975, 3-59.
- Renfrew, C. (1977) : "Alternatives models for exchange and spatial distributions", in : Earle & Ericson, dir. 1977, 71-90.
- Romainville, M. (2008) : "Les routes africaines de l'Aluminium. Des choses, des gestes, des mots : repenser les dynamiques culturelles", *Techniques et cultures*, 51, 74-97.
- Sabloff, J. A., et C.C. Lamberg-Karlovsky, dir. (1975) : *Ancient civilisations and Trade*, Albuquerque.
- Sahlins, M. (1976) : *Age de pierre, âge d'abondance*, Paris.
- Verger, S. (2009) : "Société, politique et religion en Gaule avant la Conquête. Eléments pour une étude anthropologique", *Pallas*, 80, 61-82.
- Vitali, D., dir. (2006) : *Celtes et Gaulois face à l'Histoire, 2 : La Préhistoire des Celtes, Actes de la table-ronde de Bologne-Monterenzio (28-29 mai 2005), Glux-en-Glenne*, Centre archéologique européen, Bibracte 12/2.
- Wendrich, W. et H. Barnard (2008) : "The Archaeology of Mobility : Definitions and Research Approaches", in : Barnard & Wendrich, dir. 2008, 1-21.